

# La muse chansonnière

On me voit, courant les pieds nus,  
Rire avec les premiers venus ;  
D'autres fois en mules de soie  
Aux palais j'apporte la joie ;  
Car du même pas empressé  
Je visite hôtel et chaumière ;  
Au jupon un peu retroussé.

Je ne porte point le peplum  
Et ne connais pour labarum  
Que l'écharpe que je déplie  
Sur les grelots de la folie.  
Satyrique avec les heureux,  
Je me fais modeste et gentille,  
Et surtout toujours bonne fille,  
Avec les couples amoureux.

Je dois, en fille de Bacchus,  
Préférer le vin aux écus ;  
Mais je rougis du vieux Silène  
Lorsqu'il s'enivre à perdre haleine.  
J'aime toujours aux gais repas  
Que l'esprit gaulois étincelle,  
Et je veux qu'Hébé, toujours belle,  
Ne montre qu'un peu ses appas.

Pour être propice aux amants,  
J'aide à leurs doux épanchements,  
Et quand je tiens en main ma lyre,  
C'est le bonheur, c'est un délire ;  
Mais s'il arrive un mauvais cas,  
Si la vertu chancelle et glisse,  
Là je ne suis jamais complice,  
Car je fuis lorsqu'on parle bas.

Je trône 'au milieu de Paris ;  
La gloire, les jeux et les ris,  
La vieille sagesse endormie  
Composent mon académie.  
L'atticisme et le goût nouveau  
Sont la règle de tous mes rites,  
Et j'ai des bardes émérites  
Parmi les membres du Caveau.

Par strophes, tercets ou quatrains  
J'inspire les joyeux refrains ;  
A ma voix la foule accourue,  
Aime à me suivre dans la rue.  
Tout écho répond à mon luth,  
Quoique je sois un peu païenne,  
Et la grande âme plébéienne  
Avec moi risque son salut.

Si je vois un peuple en danger,  
Avec lui, contre l'étranger,  
Héroïne ardente, enflammée,

Je vauX souvent toute une armée ;  
Et lorsque l'on marche au combat  
Aux accents de la Marseillaise,  
On dirait qu'en une fournaise  
J'ai trempé l'âme du soldat.

Si je vous raille, ô souverains !  
Passez-moi mes petits refrains ;  
Point de gardes prétorienneS  
Pour mes chansons voltairienneS,  
Car nul régicide ici-bas  
Je ne connais et je ne hante ;  
Avec moi toujours la voix chante  
Et l'esprit ne conspire pas.

François-Marie Robert-Dutertre (1815–1898)